

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 56

Artikel: La jeune Savoyarde : (suite et fin)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179013>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

criptions données avec la fidélité d'un auteur qui a vécu au milieu des personnages de ses livres, qui cou-
doie chaque jour l'habitant des campagnes et a étudié
ses travaux, ses mœurs, ses goûts, ses qualités, ses
défauts, ses aspirations. — Son but, c'est celui de dis-
traire, d'instruire et de moraliser à la fois. On ne lit ja-
mais quelques pages d'Olivier sans en conserver une
bonne et douce impression. Il y a dans cette lecture
une sérénité qui captive, on y reconnaît une plume
sincère, une piété franche, amicale et dégagée d'affec-
tation, qui trouve tout naturellement place dans le ré-
cit et ne s'impose point.

Voilà le genre, voilà le but de notre excellent écri-
vain; c'est toujours la même note, il est vrai, mais
une note charmante, sympathique, qui ne fatigue ja-
mais.

Oui, nous dirons à tous ceux qui aiment de saines
lectures, des portraits nettement dessinés, des descrip-
tions saisissantes prises dans nos mœurs, dans notre
vie vaudoise, nous leur dirons, lisez *Reymond le pen-
sionnaire*, vous y retrouverez tout cela sous une forme
des plus attrayantes et des plus dignes d'intérêt.

L. M.

On nous écrit de Lausanne les lignes suivantes que
nous publions sans commentaire, ne voyant dans leur
contenu qu'une innocente plaisanterie :

Enfin, Monsieur, enfin, après sept mois d'efforts sou-
tenus, les Lausannois sont parvenus à faire des près
de Georgette une vaste fondrière, où le sol délayé fuit
de tous les côtés. Quelques-uns prétendent que ce ré-
sultat est dû aux torrents de sueur versés par les ou-
vriers et les employés communaux; beaucoup cepen-
dant restent dans le doute.

Quoiqu'il en soit, on peut voir, à l'œil nu, poindre
au sein de cet océan de boue les premiers linéaments
de la fameuse route de la gare. — Chacun s'en réjouit !
— Tout le monde espère que ce gigantesque tronçon,
qui mesure près d'un kilomètre, sera terminé en même
temps que le tunnel du Mont-Cenis, et qu'ainsi l'on
pourra inaugurer le même jour les deux plus hardies
conceptions que l'esprit de l'homme ait osé rêver.

La commune de Lausanne, avec l'intrépidité qu'on
lui connaît, semble avoir compris ces vœux, et, si pen-
dant quelque temps elle a paru croire que la route se
ferait seule, elle rachète cette illusion en poussant les
travaux.

Un voyageur, arrivé après mille périls, de Georgette
au Casino, rapporte que les villas des environs de la
Rasude sont dans le dénuement le plus complet, leurs
moyens de communication avec Lausanne et la gare
étant coupés par les travaux. La Municipalité s'est
émue tout d'abord à l'ouïe de ces renseignements; puis,
elle a décidé de mettre à l'étude, en attendant le gel,
un système d'échasses perfectionnées à l'usage de ses
administrés.

Espérons qu'elle réussira !

Second concert de la Société philharmonique.

Il a fallu un grand courage, une grande foi, en tout cas un tra-
vail d'Hercule de la part de l'orchestre et de son directeur, pour
étudier en si peu de temps et offrir au public quatre œuvres ins-
trumentales présentant chacune des difficultés de plus d'un
genre. Il y a à peine un mois que le premier concert a eu lieu ;
la tâche de l'orchestre était alors proportionnellement facile, en
ce que les morceaux exécutés étaient familiers à beaucoup de so-
ciétaires. Cette fois-ci, toutes les œuvres constituaient pour nos
amateurs une étude nouvelle. La symphonie de Mozart, en sol mi-
neur, et l'ouverture d'Egmont, de Beethoven, sont, artistement
parlant, des tâches si délicates et scabreuses, qu'elles auraient
fait reculer bien des sociétés d'amateurs aussi bien que leur chef.
La symphonie de Mozart a été, à notre avis, le point lumineux
de la soirée. Le *Menuet* et le finale ont été dits avec un style par-
fait et d'une manière entraînant, aussi le *Menuet* a-t-il été bissé
avec un tonnerre d'applaudissements. La *Marche funèbre*, de
Chopin, a fait une impression particulière et insolite : un silence
absolu et solennel régnait dans toute la salle et toutes les physio-
nomies révélaient tour à tour l'impression produite par le com-
mencement et la fin lugubre de la marche, et la félicité pleine
d'espérance et d'amour exprimée dans le trio. Ce morceau aussi
a été redemandé. L'ouverture d'Egmont a eu une lueur vive dans
le grand et irrésistible *crescendo* de la fin.

Nous avons été réjoui de voir le public sentir et apprécier tout
ce qu'il y avait, dans les œuvres et l'exécution, de finesse de
nuances, de poésie et de noblesse. Même les *puritains en fait
d'art* se sont déclarés satisfaits des *détails nombreux et variés,
des attaques et de la mesure*, tout en faisant la juste part des cir-
constances défavorables, et pour le moment inévitables, qui em-
pêchent une pureté harmonique parfaite. Aussi souhaitons-nous
par la suite à la société une position financière qui lui permette
de couronner l'œuvre commencée en mettant entre les instru-
ments à anches et cordes plus d'harmonie et de parité. Du reste,
tel que l'orchestre est composé, M. de Senger a réussi à faire
valoir chaque instrument à son endroit, chaque intention de
l'œuvre, tout en y ajoutant des détails de nuances variées et
idéales parfaitement justifiées. Le public sent certainement, et
l'orchestre avec lui, combien M. de Senger mérite de reconnais-
sance pour le nouvel horizon de jouissances qu'il leur ouvre,
jouissances nobles et élevées qui, loin de s'adresser à l'ouïe seule,
satisfont l'esprit et le cœur.

G.-A. KOELLA.

La jeune Savoyarde.

(Suite et fin.)

Et comme je la regardais sans doute de l'air de réclamer une
explication sur le mérite extraordinaire de ce talisman : « Quand
mon père mourut d'un mal qu'on dit être le même que le mien, »
dit-elle, « il tenait ce crucifix.... J'étais bien petite encore !....
Ma mère me porta sur son lit de mort... il me regarda en pleu-
rant ; et, après avoir pressé son Sauveur sur ses lèvres en fer-
mant les yeux, il me le donna,.... et il me dit : garde ce crucifix,
ma pauvre petite Gertrude, ne le quitte jamais ;.... il te proté-
gera contre les méchants ; tant que tu l'auras, tu seras en sû-
reté ;.... mais si tu le perds !.... ma pauvre orpheline, nous
serons bien près de nous revoir ! »

Et Gertrude regardait son crucifix avec des yeux pleins de
larmes.

« Oui, Monsieur ! » dit la mère « c'est bien cela. Mon pauvre
défunt, en la bénissant à son lit de mort, lui a laissé ce crucifix
pour héritage. Mes soins n'ont pas valu la protection de ce cru-
cifix pour ma pauvre Gertrude ; car, un jour qu'elle avait négligé
de le suspendre à son cou, elle est tombée au lac, et a failli périr ;
et depuis ce jour-là... sans doute ça l'a refroidie ; je ne sais !....
toujours est-il qu'elle a commencé à tousser de cette vilaine façon
que vous entendez depuis une heure !.... Eh ! mon Dieu !....
tous mes chagrins sont venus de là. »

J'essayai alors de faire comprendre à ces pauvres femmes que

la protection du ciel ne résidait pas dans ce morceau de bois, sans toutefois blesser leur saint respect pour cet héritage funèbre. — Je leur parlai de mon mieux de l'Homme-Dieu qu'il représentait, d'un Sauveur, qui habitait les cieux, et, si nous l'aimions, — notre cœur !

Je parlai longtemps. — La mère secoua la tête. Gertrude parut m'avoir compris.

Depuis cet instant, il me sembla que Gertrude avait les yeux plus souvent tournés vers le ciel que vers son cher crucifix. — L'avais-je préparée à s'en séparer bientôt ?

Quoiqu'il en soit, j'espérai lui avoir fait quelque bien, en agrandissant pour elle l'horizon de sa foi.

« Je crois bien, me dit-elle après une pause, que le bon Dieu est avec nous. » — Oui, il était avec nous, je le crois. Nous sentions le Seigneur tout près de notre cœur, et le calme de Gertrude me semblait aussi prophétique que la parole de l'enfant au filet.

Préoccupée du danger, la mère ne nous écoutait plus que par moments ; elle s'étonnait d'un langage si nouveau pour elle ; puis, quand Gertrude avait sanctifié pour elle ma parole, de son intelligente approbation, elle l'approuvait aussi, docilement, par d'imperceptibles gestes, sans toutefois perdre de vue la vague en courroux ni le ciel.

Pour moi, je l'avoue, tout en spiritualisant de mon mieux le symbole extérieur de la rédemption, je sentis, pour la première fois, qu'il pouvait y avoir quelque valeur dans cette figure de bois et de cuivre ; je compris que le Seigneur ne dédaigne pas parfois de se servir du sentiment vague qu'un culte grossier a pu faire naître, et j'applaudis en silence à la bonté de Celui dont ce crucifix de famille était l'objet. La pauvre malade y retrouvait les derniers soupirs de son père pour le ciel, ses dernières larmes pour son enfant.

Et je pensai au Seigneur, qui, au moment de quitter ses disciples, dût leur dire aussi, le cœur tout ému, en leur montrant leur pain quotidien : « ceci est mon corps, qui est brisé pour vous. Chaque fois que vous le mangerez, souvenez-vous du Pèlerin céleste, qui le rompt avec vous sur la terre. »

Cependant le ciel s'éclaircissait. Il se fit soudain une grande trouée dans un nuage, et un rayon timide glissa jusqu'à nous, pour nous commander l'espérance.

C'est sur le front de Gertrude qu'il me sembla venir se poser.

Absorbée depuis un moment dans une méditation muette, entrecoupée de quelques paroles rares et senties, que suivait, hélas ! presque toujours, un nouvel accès de toux déchirante, elle se ranima soudain à ce rayon de soleil.

Ses joues se colorèrent d'un vif incarnat, ses yeux brillants réfléchirent le ciel ; elle me parut resplendissante de la lumière des élus, et comme environnée d'une auréole de gloire. Et soudain montrant le coin d'azur qui avait reparu : « Il n'y a plus d'orage là, c'est là..., là qu'est mon père..., il m'attend, il m'appelle.... Regardez tous ! » s'écria-t-elle d'une voix plus forte qui fit tressaillir tout l'équipage, et elle retomba sans mouvement. Ses bras se raidirent ; une pâleur mortelle s'étendit sur ses traits décomposés.

Tous les yeux s'étaient fixés sur elle, et de là au hasard, vers le ciel qu'elle avait montré. Toutes les femmes stupéfaites se signèrent, et personne ne bougea. La mère la remit sur son séant, la rapprocha de son cœur et lui baigna les tempes d'eau fraîche. « C'est son attaque qui la prend, » dit-elle en retenant ses larmes.

« On comprend, » dit le vieillard à ses voisins, « que l'orage, une organisation faible.... puisse.... »

« Mais je n'ai jamais vu pareille chose ! » répondit quelqu'un.

« Il y a bien des choses encore que vous n'avez pas vues ! » Mais je ne sais si le vieux pilote disait cela par ironie.

« Elle a vu le bon Dieu, bien sûr ! » dit avec assurance le petit garçon blotti dans son coin. — Je tressaillis à cette étrange assertion ; quelques-uns sourirent en l'entendant.

L'orage était passé, et le danger avec lui ; les conversations recommencèrent. — L'enfant se tut, scandalisé du peu d'impression produit par ses paroles.

Gertrude n'avait pas tardé à revenir à elle ; mais elle était extrêmement faible. — Je regardai si Vevey était loin encore ; nous n'étions qu'à deux portées de carabine de la Tour de Peilz. Bientôt nous abordâmes heureusement.

Tandis que quelques femmes s'étaient approchées de mes compagnons de route, pour les aider à débarquer, et que le jeune militaire, qui n'avait eu ni parapluie, ni manteau à offrir, présentait cordialement et simplement ses bons bras pour porter Gertrude sur la plage, je restai à ma place, comme chagrin d'être arrivé si tôt ; je m'étais vraiment attaché à ma malade ; il me semblait que je ne pouvais me séparer ainsi d'elle sans lui dire encore quelques mots affectueux, sans lui recommander encore de nourrir par la prière ses espérances pour l'éternité. Au dernier moment, son regard abattu se tourna vers moi, et elle me fit un gracieux mouvement de tête.

... Quelques jours après, je me promenais sur la grève à la même place, et je repassais dans ma mémoire les circonstances de ma traversée.

Je me demandais quel avait dû être le sort de cette enfant. — Hélas, la réponse, je la pressentais bien.

Tout-à-coup, je vis briller quelque chose parmi les cailloux roulés du bord. Je me baissai, et je reconnus le crucifix de Gertrude. Je le ramassai. — Mon émotion fut grande ; il me sembla qu'il m'annonçait sa mort.

Le lui rendre, s'il était encore possible, fut ma première pensée ; « c'était, m'avait-elle dit, le crucifix de son père. Elle devait mourir quand elle ne l'aurait plus. »

Je jugeai, à l'angoisse qui me saisit au souvenir de ces paroles, que je croyais un peu à *ces choses-là* !

Quand je revis mes canotiers savoyards, je m'informai du sort de la jeune fille :

« Ah ! cette fille !... Monsieur s'y intéresse ?... Elle est allée où sont les autres... au cimetière de St-Gingolph. — Monsieur ! il faut tout dire ;... c'était là une petite espèce... des gens qui n'ont jamais eu de santé ; ils meurent tous comme cela.... » — « et puis ils ont des *visions* ; ils ne sont pas faits pour ce monde ! » ajouta un autre, en retirant son brûlot de sa bouche et en lançant une joyeuse bouffée de tabac !

Nous avons acheté, l'autre jour, une paire de semelles de feutre, à laquelle était jointe la réclame suivante, qui nous paraît assez curieuse pour que nous lui consacrons une place dans nos colonnes :

Ces semelles, qui obtiennent par des *préparations chimiques* une efficacité distinguée, ne seront atteintes dans leur principalité d'aucun autre fabricant semblable, en ne retenant pas seulement toute *humidité des pieds*, mais effectuant aussi par les matières officinales, qui y sont contenues, une *irritation singulière des plantes* par laquelle elles guérissent parfaitement dans le plus court délai, toutes sortes de maux, qui dérivent de *sueur de pieds opprimée*, et de *secrétion trop grande*. Elles ont montré leur efficacité principalement jusqu'à présent contre : Le *rhume et refroidissement des pieds*, le *mal de dents*, la *douleur d'oreilles*, le *mal à la gorge et l'enflure*, le *rhumatisme*, le *mal de tête*, la *toux* et la *goutte aux pieds*.

A l'usage, il faut mettre ces semelles dans les bas sur les *pieds nus*, le côté estampillé en bas, afin qu'elles ne soient pas empêché d'exercer une irritation forte et directe sur la peau, et *il faut les changer tous les jours* contre des sèches, car pendant ce temps-là elles sont déjà entièrement humides. Par conséquence il en faut toujours prendre *deux paires* en usage, des quelles l'on fait sécher celle qui a été mouillée à de l'air chaude ou à petite chaleur de fourneau. A la garde d'imitations nombreuses nous mentionnons encore, que chaque semelle porte l'estampille de notre seule fabrique et que cette instruction d'usage doit se trouver à toute pair, pourvue de notre estampille de fabrique.

Autrefois : *F. Hæpé*.

actuellement : *J. Hofmann*, à Winterthour.



Notre prochain numéro paraîtra le 1^{er} janvier, et portera le n° 1 de la cinquième année du CONTEUR VAUDOIS.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN, PLACE DE LA PALUD, 21.